



Photo Antoni Casas Ros 2016

"Allegra" de Philippe Rahmy, c'est un salut échangé sur les hauteurs, mais aussi le nom de la fille du narrateur, Abel et un salut au monde, à la douleur, aux êtres déplacés et perdus. C'est la sauvagerie double, celle d'une boucherie, celle des abattoirs, celle d'une enfance perdue mais aussi celle plus grise, plus fantomatique, de la City de Londres et des traders zombies. Ce sont les humains conduits à l'abattoir, le cheval qui répond à la folie de Nietzsche. Il y a dans ce livre superbe, d'une sensibilité et d'une acuité sensorielle impressionnante, un va-et-vient constant où les objets et les êtres sont pris dans un maelstrom où tout est distendu, élastique, comme si les atomes s'éloignaient les uns des autres pour mieux laisser pénétrer le regard. L'écriture est limpide, précise, sensuelle. Tout vibre et tout frémit. Un parfum pavesien qui m'a rappelé "La lune et les feux", cette émotion particulière lorsqu'un univers se manifeste aux sens avant de monter vers l'intelligence et que tout le corps boit, avale, sent, renifle, écoute avant de jouir mentalement. Tout danse autour d'Abel, rien n'est inanimé, même dans l'horreur, l'alcool, la perte de l'humanité. Dans la violence, il y a toujours le frémissement de la beauté, dans la beauté, le voile gris de la douleur. Dans cette compression, subsistent les liens avec le passé, l'enfance, le couple qui se déchire. Philippe Rahmy illumine le moindre recoin de banalité d'une lueur qui fait penser à Turner. Il y a de l'or partout! Une force de vie qui sourd de la matière goutte à goutte. Il y a aussi dans la construction du livre une grâce et une habileté magnifique. L'imbrication des dialogues au texte, un présent qui renferme en lui tous les temps et la puissance animale d'une jungle qui se faufile dans les murs, la moquette de l'hôtel misérable d'Abel. Et puis, je retrouve le cerf mythique parmi les tigres et les serpents. Par moments, la musique du Barbe Bleue de Bartók me revenait sans que je comprenne pourquoi. Peut-être l'unité, le côté compact du livre où tous les espaces se mêlent. Une magnifique ballade du vivant dans la mort où les strates se superposent à l'infini.

Antoni Casas Ros, facebook, 03-02-16